



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘‘La princesse d’Élide’’
(1664)

«Comédie galante, mêlée de musique et d’entrées de ballet»

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici un résumé et un commentaire

RÉSUMÉ

Premier intermède

Scène 1 : *‘‘Récit de l’Aurore’’* : elle invite à l’amour.

Scène 2 : *‘‘Valets de chiens et musiciens’’* : *«pour la chasse ordonnée»*, on réveille Lyciscas qui renâcle puis réveille les autres.

Acte I

Scène 1

Alors qu’Arbate, le *«gouverneur du prince d’Ithaque»*, Euryale, veut le convaincre de se laisser aller à aimer, celui-ci, qui aime la princesse d’Élide chez laquelle il se trouve, allègue d’abord l’indifférence et la froideur hautaine de celle-ci, avant d’indiquer que, pour faire avancer sa cause, il a sollicité l’aide du *«fou»* de la princesse : Moron.

Scène 2

Celui-ci survient. Il parle d’abord de la frayeur que lui a causé, à la chasse de la princesse, un terrible sanglier. Puis, interrogé sur sa mission, il reconnaît : *«Je n’ai rien fait encore»*.

Scène 3

Se présentent la princesse et sa suite, dont deux seigneurs qui se plaignent de son indifférence alors qu'ils l'ont sauvée de l'assaut du sanglier, avant qu'elle consente à reconnaître qu'elle leur doit «*la vie*».

Scène 4

Devant cette attitude de la princesse, Arbate tente encore de convaincre Euryale de la possibilité pour lui «*de la rendre sensible*». Mais Euryale annonce qu'il va «*prendre un chemin tout contraire*», sans en dire plus.

Deuxième intermède

Scène 1

Moron célèbre son amour pour la bergère Philis (en fait, la suivante de la princesse) ; mais, comme il entend «*un écho qui est bouffon*», il lui répond avec grand plaisir.

Scène 2

Moron, attaqué par un ours, essaie de l'amadouer, puis se déclare «*mort*» ; enfin, sauvé par des chasseurs, alors qu'ils ont tué la bête, il prétend «*l'achever*» !

Acte II

Scène 1

La princesse se dit sensible «*aux simples beautés que forme la nature*». Mais ses deux cousines, Aglante et Cynthie, lui reprochent son refus de participer à la «*fête publique*» qui a lieu ainsi que sa «*résolution de n'aimer jamais*» aucun homme. Elles font l'éloge de l'amour auquel la princesse se refuse, y voyant une preuve de faiblesse.

Scène 2

Moron lui-même reconnaît «*le pouvoir de l'Amour*» et répond à la moquerie de Cynthie.

Scène 3

On annonce à la princesse l'arrivée de son père, Iphitas, et de trois seigneurs amoureux d'elle.

Scène 4

Iphitas déclare à sa fille ne pas vouloir la contraindre à prendre un époux ; mais l'invite à faire preuve de «*civilité*» avec les trois seigneurs qui l'accompagnent, qui sont venus pour participer à des «*jeux*» où deux d'entre eux, Théocle et Aristomène, veulent l'impressionner, tandis que le troisième, Euryale, dit vouloir seulement remporter l'«*honneur de la course*», ce que, après leur départ, tandis que Moron apprécie la «*brave botte*», la princesse ne manque pas de remarquer, déclarant vouloir «*châtier cette hauteur [...] pour lui donner de l'amour.*»

Troisième intermède

Scène 1

Moron veut retenir Philis qui lui reproche de mal chanter. Aussi est-il décidé de s'améliorer, et vient justement son «*homme*».

Scène 2

C'est un satyre qui, plutôt que de lui apprendre à chanter, lui offre une «*chanson amoureuse*».

Acte III

Scène 1

Cynthia indique que, si Euryale s'est montré habile et s'il a gagné la course, la princesse lui a «*tiré des traits dont il est difficile de se défendre*». Or celle-ci le voit s'entretenant avec Moron.

Scène 2

Euryale se dit «*enchanté*» de sa rencontre avec la princesse et désormais attaché à elle «*par des nœuds invincibles*». Mais Moron, s'il le félicite pour son «*invention*», l'incite à «*demeurer ferme*» avec elle.

Scène 3

La princesse s'enquiert du «*prince d'Ithaque*» auprès de Moron qui le lui présente comme doté d'un grand orgueil et d'une grande insensibilité. Elle ne peut «*souffrir cette hauteur étrange*» qu'Euryale prouve en passant sans prendre garde à elle, et elle déclare vouloir «*l'engager*» dans les liens de l'amour.

Scène 4

Auprès d'Euryale, la princesse s'étonne de son indifférence à l'égard des femmes, et il lui oppose sa propre indifférence à l'égard des hommes. Mais elle considère que ce qui est «*vertu*» chez une femme «*devient un crime dans un homme*» qui doit rendre des «*hommages*» ; que, «*sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée*». Lui, tout en reconnaissant que ne pas aimer ceux qui nous aiment est de l'ingratitude, se dit prêt à être ingrat plutôt que d'aimer même une femme dotée de «*tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme*». Et, confessant à Moron avoir «*fait des efforts étranges*», il laisse la princesse à sa «*solitude*».

Scène 5

La princesse, demandant son aide à Moron qui pense qu'elle sera inutile, déclare vouloir «*triompher*» de cette «*dureté de cœur*», de cette «*vanité*», de ce «*mépris*», pour, si Euryale «*venait à l'aimer*», «*exercer sur lui toutes les cruautés*» qu'elle pourrait «*imaginer*».

Quatrième intermède

Scène 1

Phylis encourage l'amour que Tircis a pour elle.

Scène 2

Moron se plaint. Mais Phylis lui reproche de ne pas avoir la voix de Tircis qui chante son chagrin. Comme Moron chante tout de même, Phylis lui déclare souhaiter «*la gloire que quelque amant fût mort pour*» elle. Moron se déclare d'abord prêt à le faire ; puis veut qu'on le laisse «*se tuer à sa fantaisie*».

Acte IV

Scène 1

La princesse, invoquant leur «*conformité de sentiments*», annonce à Euryale qu'elle a changé d'avis sur le mariage, et lui demande qui elle devrait choisir. Comme, décontenancé, il lui répond avec prudence, elle prétend privilégier «*le prince de Messène*». Mais, encouragé par Moron, Euryale se reprend et, invoquant lui aussi leur «*conformité de sentiments*», prétend avoir lui aussi changé d'avis sur le mariage, et lui demande son avis sur son choix de «*l'aimable et belle Aglante*».

Scène 2

La princesse fait part à Moron de son «*dépit*».

Scène 3

La princesse annonce à Aglante qu'Euryale l'aime ; mais la «*conjure d'oublier cette proposition*».

Scène 4

Le prince de Messène, Aristomène, se disant heureux d'avoir appris qu'il avait été choisi par la princesse, elle lui reproche d'avoir été «*trop crédule*».

Scène 5

Moron lui indiquant que l'inconséquence de son comportement avec Euryale montre qu'elle l'aime, la princesse, indignée, le chasse.

Scène 6

La princesse, étant seule, se plaint de son «*émotion inconnue*», se demande si elle aime «*ce jeune prince*», se rappelle sa fierté, apostrophe le «*poison*» qui la parcourt, demande qu'on vienne «*adoucir ses plus fâcheuses inquiétudes*».

Cinquième intermède

Philis et Clymène, sa «*compagne*», s'opposent au sujet de l'amour, mais concluent : «*Aimons, c'est le vrai moyen / De savoir ce qu'on en doit croire*», ce qui agace la princesse qui «*les interrompt*».

Acte V

Scène 1

Le père de la princesse admire le «*stratagème amoureux*» d'Euryale et espère qu'il conquière le «*cœur*» de sa fille.

Scène 2

À son père, la princesse répète qu'elle refuse Euryale, et qu'elle ne veut pas qu'il épouse Aglante. Elle affirme qu'elle hait Euryale qui a porté atteinte à sa «*gloire*» ; qu'elle veut se «*venger de son mépris*». Comme son père lui affirme qu'elle l'aime, elle se lamente, se disant être prête à «*expirer*». Il lui indique que, pour empêcher le mariage avec Aglante, elle doit épouser Euryale. Celui-ci, décidé à «*lever le masque*», lui déclare : «*Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous*» et dit être «*prêt de mourir*» pour la «*venger*» de sa «*feinte*».

Scène 3

Le père de la princesse propose à Aristomène et Théocle d'autres princesses, et ils acceptent de les épouser.

Scène 4

Philis indique que «*Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse*» et on entend :

Sixième intermède

Un «*choeur de pasteurs et de bergères qui dansent*».

COMMENTAIRE

Molière composa *‘La princesse d’Élide’* pour la présenter au roi et à la Cour au second jour de fêtes données du 7 au 9 mai 1664, qu’on appela “Les plaisirs de l’île enchantée”. On peut s’étonner que, au moment où il achevait ce qui devait être *‘Le tartuffe’* de 1664, pièce à la verve corrosive, il ait pu brocher une pastorale dramatique aussi conventionnelle s’accordant parfaitement à l’esthétique galante, le cadre champêtre et cynégétique allant de pair avec l’expression des sentiments tendres et la bravoure généreuse des princes.

Mais il lui fallait divertir le roi, s’insérer dans son projet, et il n’est pas impossible qu’il ait pris un certain plaisir à déployer, pour la seconde fois dans sa carrière, après *‘Dom Garcie de Navarre’* (1661), une élégance aristocratique et délicate ; à adopter les codes de l’univers héroïque, autrement dit de mettre en scène le monde des princes et des princesses qui normalement évoluent dans la tragédie. Il reste que c’est une œuvre de circonstance, un divertissement léger faisant place à la danse et aux décors somptueux, appartenant au genre de la comédie-ballet qu’il avait inauguré avec *‘Les fâcheux’*, qu’il traita donc avec une certaine négligence.

D’abord, il reprit une comédie très connue de l’Espagnol Agustin Moreto y Cabaña, *‘El desden con el desden’* (*‘Dédain pour dédain’*) parue en 1654, exploitant un thème récurrent dans le théâtre du “Siècle d’or espagnol”. On peut la résumer ainsi : Diana, fille du comte de Barcelone, qui est portée à l’étude, affecte envers les hommes et leurs flatteries un dédain visible. Parmi ses prétendants, le plus amoureux est Carlos, fils du comte d’Urgel ; mais il n’a pas plus de chance que les autres. Son serviteur, Polilla, lui vient en aide et lui suggère de feindre, pour les femmes, un dédain encore plus grand que celui que manifeste Diana pour les hommes. L’expédient produit son effet. La jeune fille est attirée par ce prétendu sceptique ; elle s’en irrite, fait l’impossible pour le contraindre à se jeter à ses pieds ; finalement, elle est elle-même vaincue, tombe amoureuse de Carlos qu’elle désigne avec une sorte de dignité farouche.

On a pu voir, dans cette imitation ouverte un hommage aux deux reines, la mère du roi et son épouse, qui étaient toutes deux espagnoles, et auxquelles “Les plaisirs de l’île enchantée” étaient d’ailleurs officiellement dédiés.

Molière s’inspira aussi de *‘Il pastor fido’*, une tragi-comédie pastorale de Battista Guarini (Venise, 1602), référence obligée à l’époque pour une œuvre littéraire, quel qu’en soit le genre, chantant la toute-puissance de l’amour.

Cependant, Molière transposa l’action dans une Grèce antique de convention, qui était en accord avec le thème général des fêtes. On est plus précisément dans l’Élide, région située à l’ouest de la péninsule du Péloponnèse, sur la mer Ionienne, entre la Messénie et l’Achaïe, proche de l’Arcadie, haut lieu de la tradition pastorale. Est mentionnée sa capitale, Élis (vers 336), où se tiennent des «*jeux renommés*» (vers 92), tandis que sont nommés d’autres lieux : Argos (vers 59), Ithaque (vers 65, 90), Messène (vers 109), Pyle (vers 109). En conséquence, Molière donna à ses personnages des noms grecs : Aglante, Arbate, Aristomène, Clymène, Cynthie, Euryale, Iphitas, Lycas, Lyciscas, Moron, Philis, Théocle, Tircis. Il évoqua la religion antique par les mentions des dieux (ils ont, en fait, leurs noms romains) dont il est dit qu’ils «*sont assujettis à*» l’amour. : «*On nous fait voir que Jupiter n’a pas pour une fois, et que Diane même [...] n’a pas rougi de pousser des soupirs d’amour.*» (II, 1). À Diane, la déesse romaine de la chasse, qui est évoquée au vers 72, est d’ailleurs comparée la princesse, qui, «*un arc à la main, sur l’épaule un carquois*», «*hante les bois*» (vers d’une belle poésie), aime «*l’arc*» et «*le dard*» (vers 285), parcourt «*nos monts, nos plaines et nos bois*» (vers 288), crie à l’amour : «*Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.*» (IV, 6). Aux dieux, Moron promet un sacrifice («*Quatre livres d’encens, et deux veaux des plus gras*», vers 168), et le père de la princesse en fait un à Vénus (II, 4), déesse romaine qui est encore mentionnée à la fin (V, 4).

Si Molière reprit plusieurs scènes de l'Espagnol, s'il écourta sa pièce, il y ajouta ou modifia des éléments pour en faire une comédie qui était bien dans le goût de la galanterie française de l'époque, et qui convenait parfaitement au cadre de ces fêtes qui étaient un divertissement de Cour :

-il créa un certain parallèle entre les amours des maîtres et ceux du bouffon et de la suivante, avec les mêmes mots (dont «*cruelle*») ;

-il attribua l'invention du «*stratagème amoureux*» (V, 1) à Euryale qui, de plus, le garde secret ;

-surtout, il introduisit des «*intermèdes*» (qualifiés dans le titre d'«*entrées de ballet*») qui, d'abord, ne sont pas vraiment annoncés : surtout pas le premier qui, d'ailleurs, ne peut en être un et où la scène 2 s'avère tout à fait inutile ; le sont avec précision :

-le cinquième : «*Ô vous, admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.*» (IV, 6) ;

-le sixième : «*Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons.*»

Si la pièce se prêtait à une somptueuse mise en scène, elle fut pourtant écrite à la hâte, et on remarque des négligences :

-Pour la scène 2 du deuxième intermède, deux ours avaient été annoncés, et, finalement, il n'y en eut plus qu'un !

-Le texte est d'abord tantôt en vers et tantôt en prose. Puis, au milieu de II, 1, figure cet «*Avis*» : «*Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie. Mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes qu'il aurait étendues davantage s'il avait eu plus de loisir.*»

-Comme souvent chez Molière, le début est lent, encombré d'éléments inutiles, tandis que la fin est précipitée, ce dénouement étant cependant plus conforme aux bienséances du temps. La princesse, malgré qu'elle en ait, est forcée de rendre les armes ; on peut donc la comparer à Chimène qui, à la fin du «*Cid*» de Corneille, est invitée par le roi à accepter, malgré sa réticence, le mariage avec Rodrigue.

Mais, en fait, c'est dès le début de la pièce que la princesse paraît être une véritable héroïne cornélienne. Si elle a, selon Moron, «*une philosophie / Qui déclare la guerre au conjugal lien / Et vous traite l'Amour de déité de rien.*» (vers 242-243), ce qui semble faire d'elle une réplique des précieuses philosophes que Molière idéalisait ici alors qu'il les avait ailleurs ridiculisées et punies, elle veut surtout sauvegarder sa gloire (elle dit d'Euryale : «*Il me devait aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser*», V, 2) ; elle veut «*châtier cette hauteur*» (II, 4) d'Euryale qui, pour sa part, à la différence du personnage espagnol, a l'habileté de mettre au défi ce souci de la gloire de la princesse pour susciter son intérêt, de la rendre folle de jalousie en feignant préférer Aglante. C'est que, aussi fier qu'elle, il y a chez lui le même souci de la gloire : «*Je suis tout prêt de mourir pour vous en venger ; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.*» (V, 2).

On n'a pas manqué de lire dans la pièce les amours et les souffrances de Molière, qui aurait déjà été un mari bafoué.

*

* *

À son habitude, Molière usa d'une langue «*drue et diverse, riche d'images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse*» (Robert Jouanny), souvent propres au XVII^e siècle, qu'on peut relever et expliquer :

-«*abîmé*» (vers 47) : «*tombé*» ;

-«*acoquiner*» (III, 2) : «*rendre coquin*» - «*donner de mauvaises habitudes à quelqu'un*» ;

-«*affecter*» (vers 189) : «*montrer de l'intérêt pour*» ;

-«*affranchir*» (vers 282) : «*libérer*», «*sauver*» ;

-«*appareil*» (vers 341) : «*déploiement de préparatifs*» ;

-«*armes*» : «*rendre les armes*» (cinquième intermède) : «*renoncer*», «*capituler*» ;

- «*arrêt*» (vers 116 - V, 2) : «décision de justice», «condamnation» ;
- «*bailler*» (III, 4) : «donner» ;
- «*baste*» (vers 263) : interjection marquant l'indifférence, le dédain ;
- «*botte*» (II, 4) : «en escrime, coup imprévu et habile» ;
- «*briguer*» (vers 54) : «rechercher avec ardeur» ;
- «*brillant*» (vers 85) : «diamant» ;
- «*bruit*» (vers 77) : «réputation» ;
- «*chagrin*» (IV, 6) : «irritation contre quelqu'un, quelque chose» ;
- «*chausses*» : «partie du vêtement masculin qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux» - «*tirer ses chausses*» (V, 1) : «s'en aller», «s'enfuir» ;
- «*chimère*» (II, 1) : «création de l'imagination» ;
- «*civilité*» (II, 4) : «observance des convenances, des bonnes manières en usage dans un groupe social» ;
- «*le commun*» (vers 296) : «l'ensemble» ;
- «*congé*» (vers 7) : «permission de s'en aller» ;
- «*cruelle*» (premier intermède, 1 - vers 254 - troisième intermède, 1, 2 - quatrième intermède, 2) : «hostile à l'amour» ;
- «*se défaire*» (IV, 1) : «abandonner sa position» ;
- «*diable*» : puissance maléfique évoqué pour marquer la colère, la condamnation au châtement : «*diable soit...*» (premier intermède, 2) - «*se donner au diable*» (premier intermède, 2) - «*diable d'enthousiasme*» (premier intermède, 2) - «*Le diable vous emporte*» (premier intermède, 2) - «*un bruit de diable*» (premier intermède, 2) - «*diable de plaisir*» (vers 175) ;
- «*diffamer*» (vers 170) : «défigurer» ;
- «*disposition*» (III, 2) : «légèreté», «agilité» ;
- «*drôle*» (II, 2) : «homme habile et rusé à l'égard duquel on éprouve de l'amusement et de la défiance» - «*J'ai fait de mon drôle comme un autre*» (II, 2) : «J'ai joué mon rôle de bon compagnon» ;
- «*empire*» (II, 1) : «puissance» ;
- «*engager*» (III, 3 - III, 5) : «faire entrer» ; ici, dans les liens de l'amour ;
- «*enharnaché*» (vers 195) : «accoutré» ;
- «*estomac*» (quatrième intermède, 2) : «poitrine» ;
- «*fâcheux*» (vers 248 - IV, 6) : «déplaisant» ;
- «*feu*» (vers 147, 233, 239, 315) : «ardeur amoureuse» ;
- «*flamme*» (vers 18, 57, 128, 137, 250, 361 - III, 4 «*flammes de l'amour*» - cinquième intermède) : «ardeur», en particulier amoureuse ; d'où «*enflammer*» (premier intermède, 1 - III, 5) - «*enflammé*» (vers 91), «*s'enflammer*» (premier intermède, 1 - I, 1) ;
- «*généreux*» (vers 24, 218, 220, 255) : «noble» ;
- «*grand*» (vers 247) : «aristocrate de haut rang» ;
- «*heureusement*» (II, 1) : «dans le bonheur» ;
- «*hors de temps*» (vers 340) : «inopportun» ;
- «*hymen*» (IV, 1) - «*hyménée*» (vers 70 - II, 4) : «mariage» ;
- «*incontinent*» (premier intermède, 2) : «aussitôt» ;
- «*licence*» (vers 9 - II, 4) : «liberté» ;
- «*main*» : «*mieux en main*» (vers 206) : «plus capable» - «en meilleure posture» ;
- «*menotte*» (deuxième intermède, scène 2) : «main d'enfant» ;
- «*morbleu*» (quatrième intermède, 2) : «*par la morbleu*» (premier intermède, 2) : juron, altération de «par la mort de Dieu» ;
- «*nœud*» (vers 251) : «union amoureuse» ;
- «*objet*» (vers 279, 335) : «tout ce qui se présente à la vue» ; mais spécialement la femme aimée (deuxième intermède, scène 1) ;
- «*obliger*» (IV, 4) : «soumettre à la nécessité de faire preuve d'autant de bienveillance qu'on en a reçu» ;
- «*pasteur*» (vers 259) : «berger» ;

- «*pendard*» (III, 5) : «coquin digne d'être pendu» ;
- «*peste*» : juron ; «*La peste soit des gens*» (premier intermède, 2) - troisième intermède, 2 - III, 4 ;
- «*presser*» (vers 211) : «attaquer avec vigueur» ;
- «*principauté*» : dignité de la princesse à laquelle Moron dit donc : «*Sa Principauté*» (III, 3) comme on dit «Sa Majesté» à un souverain ;
- «*quereller*» (vers 273, 278) : «faire des reproches» ;
- «*quenotte*» (deuxième intermède, scène 2) : «dent d'enfant» ;
- «*quête*» (vers 293) : «recherche» ;
- «*rebut*» (vers 113, 130) : «rejet» ;
- «*réfection*» : «*dormir sa réfection*» (premier intermède, 2) : «dormir assez pour refaire ses forces» ;
- «*ressentiment*» (IV, 4) : «sentiment éprouvé en retour» ;
- «*rien*» : «*de rien*» (vers 244) : «qui n'existe pas» ; «qui n'a pas d'importance» ;
- «*sang bleu*» : «*par le sang bleu*» (premier intermède, 2) : juron ;
- «*semblant*» (III, 2) : «signe», «indice» ;
- «*serviteur*» : «*Je suis votre serviteur*» (deuxième intermède, scène 2 – quatrième intermède, scène 2) - «*serviteur*» seul (deuxième intermède, scène 2) : formule de politesse où l'on prétend être soumis à son interlocuteur ;
- «*soû*» (premier intermède, 2) : «soûl» ;
- «*souffrir*» (vers 102 - II, 1 - III, 3 - IV, 5 - V, 2) : «accepter» ;
- «*sus*» (premier intermède, 2) :
- «*trait*» (vers 43, 80 - II, 1 - III, 1 - III, 2 - IV, 1) : «flèche», «coup», «attaque» ;
- «*trame*» (vers 249) : «intrigue», «complot» ;
- «*trancher de*» (II, 4) : «décider d'une manière forte» ;
- «*transport*» (vers 18, 78 - IV, 4) : «forte émotion» ;
- «*traverser*» (V, 2) : «se mettre en travers de», «s'opposer à» ;
- «*valet*» : «*Je suis votre valet*» (vers 222) : formule de politesse où l'on prétend être soumis à son interlocuteur ;
- «*visiblement*» (IV, 6) : «en se manifestant à la vue» ;
- «*vulgaire*», nom (II, 1) : «le commun des individus».

*
* *

En ce qui concerne le style, il faut d'abord remarquer que, comme tous les dramaturges, Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés. D'où, ici, les forts contrastes entre :

-La truculence de Moron, «*plaisant*» ou «*fou*» (I, 1) de la princesse, qui est plein de vivacité et d'esprit, animé d'une verve parfois irrévérencieuse ; que Molière ne pouvait pas (il aurait dérouté son public) ne pas introduire pour tempérer par une touche d'humour et de dérision le sérieux et la solennité qui caractérisent l'univers aristocratique et galant. Euryale le décrit ainsi : «*Par son titre de fou tu crois le bien connaître ; / Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître, / Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui, / Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui. / La princesse se plaît à ses bouffonneries ; / Il s'en fait aimer par cent plaisanteries, / Et peut, dans cet accès dire et persuader / Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder.*» (vers 148-156).

Spectateur lucide de la comédie d'amour qui, par sa situation en décalage, jouit d'une ambivalence qui lui permet d'évoluer, non seulement dans l'univers héroïque, mais aussi dans celui des bergers qui peuplent les intermèdes de la pièce, il offre un point de vue différent en commentant les péripéties sous un angle ironique, et aide les jeunes amoureux à prendre conscience de leurs sentiments et à se les avouer à eux-mêmes. Il se manifeste particulièrement :

-en III, 2 où il affirme que «*les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre ; nous les gâtons par nos douceurs ; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquent.*» ;

-en IV, 5 où, devant le comportement de la princesse, il fait allusion au «*chien du jardinier*» qui, selon Antoine Oudin, auteur d'un célèbre recueil de locutions familières (*'Curiosités françaises'*, 1649), «ne mange point de choux et ne veut point que personne en mange» ; il emploie l'expression, «*avouons la dette*» qui signifie : «ne dissimulons pas» ; il dit de la princesse qui le chasse : «*Ma foi, son cœur en a sa provision [d'amour]*».

On peut penser que, comme les «fous en titre d'office» des siècles passés, Molière estimait, en 1664, avoir acquis auprès de Louis XIV ce statut bien particulier du fou qui dit la sagesse, qui peut dénoncer à son roi les tares de son régime ou peut proclamer à la place du roi qu'il faut corriger les mœurs, éradiquer les vices qui mettaient en péril la bonne marche de la société.

-L'élégance des discussions galantes des protagonistes car, dans leurs jeux de séduction, au risque de se perdre l'un et l'autre, dans leurs demi-confession, Molière montra une belle finesse d'écriture, annonçant le Marivaux des *'Fausses confidences'*.

Si on peut regretter cette cacophonie : «*Ce sont soins*» (vers 347), on apprécie par ailleurs différents effets littéraires :

-Des hyperboles :

-L'amour, «*cette passion [...] Traîne dans un esprit cent vertus après elle.*» (vers 30).

-Moron a plu à la Princesse par «*cent plaisanteries*» (vers 154).

-À la chasse, il s'est vu exposé «*à mille et mille peurs*» (vers 176)

-Il préfère «*Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire.*» (vers 230).

-Pour lui, la princesse a une «*humeur de tigresse*» (vers 245).

-Il trouve que Philis a des doigts «*plus blancs mille fois*» (deuxième intermède, scène 1).

-Attaqué par l'ours, il crie : «*je suis mort !*» (deuxième intermède, scène 2).

-Une fois l'animal abattu, il veut «*lui donner cent coups*» (deuxième intermède, scène 2).

-Aglante apprécie les «*mille objets charmants*» (vers 335) qu'offre la nature.

-La princesse prétend soutenir l'honneur du sexe féminin «*jusqu'au dernier moment de [sa] vie.*»

(II, 1). Elle dénonce «*les bassesses épouvantables où cette passion [l'amour] ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance.*» (II, 1). Elle a «*une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements.*» (II, 1). Elle déclare : «*Je regarde l'hyménée ainsi que le trépas. [...] Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose*», tout en affirmant que son «obéissance» à son père lui est «*bien plus chère que*» la vie (II, 4) - «*J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde.*» (IV, 6). À son père elle annonce : si Euryale, «*obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux*» (V, 2). Elle se lamente : «*Ô Ciel ! quelle est mon infortune ! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles?*» (V, 2).

-Euryale se sent attaché à la princesse «*par des nœuds invincibles*», avoue : «*Jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne*» (III, 2).

-Pour Moron, il a «*trouvé la meilleure invention du monde*» (III, 2).

-Il prétend à la princesse qu'Euryale «*est le plus orgueilleux petit vilain*», qui pense qu'«*il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.*» (III, 3).

-Euryale affirme : «*Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux ; et quand le Ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme, enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.*» (III, 4). Il avoue à la princesse : «*Je mourais, je brûlais dans l'âme, quand je vous déguisais mes sentiments ; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. [...] je suis tout prêt de mourir pour vous en venger ; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez. [...] Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée ; et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.*» (V, 2).

-Philis demande à Tircis de lui parler de son «*martyre*» (quatrième intermède, 1).

-Rejetée par Euryale, la princesse avoue : «*Ce m'est un dépit à me désespérer*» (IV, 2), et prévoit : «*J'en mourrais de déplaisir*» (IV, 5).

-Pour Clymène, «*on souffre en aimant une peine cruelle.*» (cinquième intermède)

Cette antithèse : La princesse ne veut «*point du tout [se] commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans.*» (II, 1), dénonciation féministe qui rappelle celle de Mademoiselle Molière dans «*L'impromptu de Versailles*» : «*Le mariage change bien les gens. [...] C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.*»

Des métaphores :

-Les «*derniers soleils*» (vers 19) désignent la vieillesse.

-La «*plaie invincible*» (vers 41) est l'amour.

-Moron a été rendu par Philis, la «*traîtresse*», «*plus doux qu'un agneau*» (II, 2).

-Euryale évoque «*l'émail d'un tendre gazon*» (III, 2).

-Pour qualifier Euryale, Moron prétend : «*Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit pus dur et insensible que lui.*» (III, 3).

-La princesse, troublée par le sentiment qu'elle éprouve pour Euryale, se demande : «*D'où vient ce poison qui me court par toutes les veines?*» (IV, 6).

-Pour Clymène, la «*flamme*» de l'amour «*est pire qu'un vautour*» (cinquième intermède).

-Euryale décide de «*lever le masque*» (V, 2).

Des personnifications :

-Selon Moron, la princesse a «*une philosophie / Qui déclare la guerre au conjugal lien*» (vers 242-243) ; l'amour a des «*armes*» et, devant lui, sa «*fierté a baissé l'oreille*» (II, 2).

-Selon Aglante, «*L'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui*» (II, 1).

-Selon Euryale, les «*yeux*» de la princesse «*sont armés de traits*» (III, 2).

-Il affirme : «*Ma liberté est ma seule maîtresse.*» (III, 4).

-Philis dit à Tircis : «*Il y a longtemps que tes yeux me parlent.*» (quatrième intermède, 1).

-La princesse, troublée par le sentiment qu'elle éprouve pour Euryale, s'écrie : «*Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.*» (IV, 6).

Des maximes : S'y expriment des opinions sur l'amour.

-D'un côté, pour la princesse, c'est «*une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et tous ses désordres ont tant de répugnance avec la gloire*» du sexe féminin. Elle affirme : «*Le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des faibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.*» - «*Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur : les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire ; et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.*» (II, 1).

-De l'autre côté, et par bien des voix différentes, l'amour est célébré :

-Dans le premier intermède, 1, on entend : «*Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable, / Jeunes beautés laissez-vous enflammer ; / Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable / Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer : / Dans l'âge où l'on est aimable, / Rien n'est si beau que d'aimer. // Soupirez librement pour un amant fidèle, / Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer. / Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle / N'est pas un nom à se faire estimer : / Dans le temps où l'on est belle, / Rien n'est si beau que d'aimer.*»

-Puis Arbate, gouverneur à l'esprit large, fait l'éloge de l'amour : «*Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils, / Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage / De la beauté d'une âme est un clair témoignage, / Et qu'il est malaisé que sans être amoureux / Un jeune prince soit grand et généreux. C'est une qualité que j'aime en un monarque : / La tendresse du cœur est une grande marque ; / Et je crois que d'un prince on peut tout présumer, / Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer. Oui, cette passion, de toutes la plus belle, / Traîne dans un esprit cent vertus après*

elle ; / Aux nobles actions elle pousse les cœurs, / Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.» (vers 20-32).

-Il indique encore : *«Un cœur préoccupé résiste puissamment ; / Mais quand une âme est libre, on la force aisément ; / Et toute la fierté de son indifférence / N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.»* (vers 123-126).

-Théocle se vante : *«C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême, / De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.»* (vers 281-282).

-Cynthia, la cousine de la princesse, demande : *«Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme / Qu'un mérite éclatant allume dans une âme? / Et serait-ce un bonheur de respirer le jour, / Si entre les mortels on bannissait l'amour?»* puis aussitôt répond : *«Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre / Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.»* (vers 361-366).

-Aglante, autre cousine de la princesse, ajoute : *«Cette passion est la plus agréable affaire de la vie ; il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.»*

-Cynthia précise : *«Il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire.»*

-Aglante prévient : *«L'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui.»*

-Cynthia assène : *«Toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les dieux même sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas pour une fois, et que Diane même [...] n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.»* (II, 1).

-Enfin, au sixième intermède, la pièce se termine sur ces mots : *«Usez mieux, ô beautés fières, / Du pouvoir de tout charmer ; / Aimez, aimables bergères : / Nos cœurs sont faits pour aimer. / Quelque fort qu'on s'en défende, / Il y faut venir un jour : / Il n'est rien qui ne se rende / Aux doux charmes de l'Amour. // Songez de bonne heure à suivre / Le plaisir de s'enflammer : / Un cœur ne commence à vivre / Que du jour qu'il sait aimer. / Quelque fort qu'on s'en défende, / Il y faut venir un jour : / Il n'est rien qui ne se rende / Aux doux charmes de l'Amour.»*

Ainsi, Molière, non seulement sut offrir à un public avide de plaisirs un tableau flatteur de l'amour qui justifiait toute passion, mais voulut spécialement plaire à Louis XIV qui était alors amoureux de Louise de La Vallière à laquelle furent en fait offert "Les plaisirs de l'Île enchantée", le conforter dans son adultère !

*

* *

Lulli ayant composé la musique des intermèdes, et Beauchamp ayant réglé les chorégraphies, "La princesse d'Élide", fut créée le 8 mai 1664, par la troupe de Molière, alors dite «Troupe de Monsieur, frère unique du Roi», dans les jardins de Versailles qui sont d'ailleurs vantés dans le texte (*«Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux ; / On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux ; / Et de tous nos palais la savante structure / Cède aux simples beautés qu'y forme la nature. / Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais / Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.»* II, 1). Les décors représentaient aussi des jardins, et on voyait, peint sur la toile de fond, le palais d'Alcine dont l'embrasement, le lendemain, allait être le bouquet final des "Plaisirs de l'île enchantée".

Les rôles de Lyciscas (dans le premier intermède) et surtout celui de Moron furent tenus par Molière qui les avait manifestement écrits pour mettre en valeur tous ses talents de comédien, de mime (sa «scène de gestes» avec Philis au troisième intermède 1, dont on peut penser qu'elle fut rendue non sans quelque bouffonnerie), de danseur et de chanteur (qui affecte ici de mal chanter, d'où, au troisième intermède, scène 1, le jugement de Philis sur sa voix et sa volonté de s'améliorer (troisième intermède, scène 1, et quatrième intermède, scène 2).

Voici le reste de la distribution :

La princesse d'Élide : Armande Béjart

Aglante : Mlle du Parc

Cynthia : Mlle de Brie

Philis : Madeleine Béjart

Iphitas : Hubert
Euryale : La Grange
Aristomène : Du Croisy
Théocle : Béjart
Arbate : La Thorillière.

La pièce fut encore jouée quatre fois devant la Cour.
Elle fut ensuite donnée au public parisien au "Théâtre du Palais-Royal", à partir du 9 novembre, pour vingt-quatre autres occasions.

Devant la liberté morale qu'elle prônait, les dévots, qui étaient déjà mobilisés par la querelle de "*L'école des femmes*", trouvèrent là un grief supplémentaire contre Molière.

Le texte fut publié à l'automne 1664 dans une relation des "Plaisirs de l'Île enchantée", chaque scène étant précédée d'un "argument" où il est douteux que Molière ait mis la main. Cet ouvrage fut réédité en 1665 et 1673. Du vivant de Molière, le texte ne fit pas l'objet d'une édition séparée. En 1682, il fut compris dans l'édition de ses "*Œuvres complètes*". Ce ne fut qu'un siècle plus tard que certains éditeurs commencèrent à extraire la pièce pour en faire des éditions autonomes.

Bien que, par la suite, on ait rejoué la pièce avec plus de succès d'ailleurs à la Cour qu'à la ville, Molière ne prit jamais la peine de la terminer en vers. Il avait alors trois chantiers en cours : "*Le misanthrope*", qu'il avait déjà bien entamé, "*Le tartuffe*", qu'il songeait à transformer en une comédie en cinq actes, s'il n'avait commencé à le faire, et "*Dom Juan ou Le festin de pierre*", qui devait être créé en février de l'année suivante.

"*La princesse d'Élide*" fut encore jouée en 1724. Puis elle ne le fut plus. Mais, en 1953, au "Festival de Lyon-Charbonnières", sur la vaste scène du théâtre romain de Fourvière, aux plans multipliés, parmi les violons, les jeux d'eau, les parterres lumineux, les colonnes brisées sous le ciel sombre, la princesse revint avec son cortège de princes empanachés, de clairs danseurs, de valets retenant leurs meutes.

En 2020 fut publié le texte de la pièce entièrement versifié pour rendre hommage à Georges Forestier, professeur à la Sorbonne, spécialiste de dramaturgie, à l'occasion de son départ à la retraite.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca